



Chapitre I

MISS MINCHIN DEMEURAIT À LONDRES. Sa maison, grande, triste, haute, donnait sur un square aussi triste et aussi sombre que la maison. Dans ce square, maisons, arbres, moineaux se ressemblaient entre eux, avaient comme un air de famille ; les marteaux résonnaient sur les portes du même bruit lourd, les jours où tout était silencieux, et presque tous les jours étaient silencieux à l'entour de ce square.

Sur la porte de Miss Minchin, il y avait une plaque en cuivre, sur cette plaque il y avait gravé en lettres noires :

Miss MINCHIN

Pensionnat aristocratique de jeunes demoiselles

La petite Sara Crewe ne passait jamais devant cette porte sans lire cette inscription et sans y réfléchir tristement.

À douze ans la fillette était arrivée à cette conclusion que tous ses chagrins étaient venus de ce qu'elle-même ne répondait pas aux promesses de cette inscription, c'est-à-dire de ce qu'elle n'était pas de naissance aristocratique, et puis de ce qu'elle n'était pas une « jeune demoiselle ».

À huit ans on l'avait mise en pension chez Miss Minchin. Son père l'avait amenée de l'Inde à Londres ; sa maman était morte quand Sara était toute petite et son père avait voulu la garder avec lui aussi longtemps que possible ; mais quand il avait enfin constaté que le climat brûlant de l'Inde affaiblissait trop son enfant, il s'était résigné à l'amener en Angleterre, et il était venu prier Miss Minchin de vouloir bien accepter Sara comme élève dans son « pensionnat aristocratique de jeunes demoiselles ».

Sara, qui avait toujours été une enfant sérieuse et réfléchie, se rappelait avoir entendu son père déclarer qu'il n'avait pas, à sa connaissance, un seul parent au monde : c'était précisément ce qui l'obligeait à mettre sa fille en pension à Londres. Comme il avait entendu dire beaucoup de bien du pensionnat de Miss Minchin, il avait débarqué là en arrivant à Londres, et y avait placé sa fille. Le même jour il mena Sara promener en voiture et lui acheta un trousseau, un trousseau si beau que seul un homme très jeune et dénué d'expérience pouvait en acheter un pareil pour une petite fille qui allait être élevée en pension. Mais le fait est que le capitaine Crewe ne se connaissait guère en toilette de fillette et qu'il était bien attristé par la pensée de quitter sa petite fille qui était tout ce qui lui restait de sa chère femme, qu'il avait aimée passionnément.

Ainsi donc il avait voulu lui laisser tout ce que la plus ambitieuse des petites filles eût pu souhaiter, et quand la demoiselle de magasin lui eut dit poliment : « Voici la dernière mode en fait de chapeaux, les plumes sont exactement les mêmes que nous avons vendues hier à Lady Diana Sinclair », il avait acheté le chapeau sur-le-champ, payant tout ce qu'on lui demandait. Il en résulta que Sara eut des toilettes extraordinaires : des robes de soie et de velours ; des capotes qui disparaissaient sous les nœuds et les plumes ; du linge garni de vraies dentelles, et quand elle retourna chez Miss Minchin en voiture, elle tenait dans ses bras une poupée presque aussi grande qu'elle et habillée aussi richement que la petite maman.

À quelque temps de là, son papa, après avoir donné beaucoup d'argent à Miss Minchin, partit, emportant avec lui toute la gaieté de sa fillette.

Pendant plusieurs jours, Sara ne voulut ni jouer avec sa poupée, ni manger ; elle restait pelotonnée dans un coin d'une fenêtre qui donnait sur le square, et là elle pleurait, pleurait...

Elle pleurait tellement qu'à la fin elle s'en rendit malade. C'était une enfant extraordinaire avec ses manières de grande personne et ses sentiments profonds. Elle adorait son père et ne pouvait pas comprendre pourquoi l'Inde et la tente d'officier de son papa n'étaient pas pour elle préférables à Londres et au pensionnat aristocratique de Miss Minchin. Dès son entrée dans la maison, elle s'était mise à détester Miss Minchin, tout en n'ayant qu'une médiocre estime pour Miss Amelia qui était grasse et toute ronde, parlait en zézayant, perpétuellement sous le coup de la terreur que lui inspirait sa sœur aînée.





DE CE JOUR, SA VIE CHANGEA ENTIÈREMENT. Parfois elle se figurait qu'elle menait la vie d'une autre enfant. Elle était la servante, le souffredouleur de tout le monde.

Après le rude travail de la journée, elle se retirait dans la classe déserte, avec une pile de livres, étudiant ses leçons, ou jouant du piano. Elle ne s'était jamais liée intimement avec les autres élèves, et bientôt elle fut si mal vêtue que ces demoiselles commencèrent à la regarder comme un être d'une autre espèce qu'elles-mêmes.

Le fait est que les élèves de Miss Minchin étaient pour la plupart des jeunes personnes habituées à la vie confortable et élégante. Sara, avec son intelligence vive, son existence désolée et sa façon bizarre de dévisager chacun jusqu'à contraindre les regards à se détourner des siens, les déconcertait totalement.

« Elle a toujours l'air de vous deviner », avait dit d'elle un jour une certaine petite peste qui jouait souvent de méchants tours.

« Et je vous devine en effet », avait répliqué Sara, quand on lui répéta le mot ; « c'est pour cela que je regarde les gens ; j'aime à les connaître et ensuite je lis en eux comme dans les livres. »

Chez la pauvre d'ailleurs nulle méchanceté : elle ne dérangeait personne, elle parlait très peu, faisait ce qu'on lui commandait et réfléchissait beaucoup. Après cela, qu'elle fût heureuse ou malheureuse, nul ne s'en souciait, sauf peut-être Emily, sa poupée, qui demeurait au grenier et dormait sur le vieux lit rouillé. Sara croyait qu'Emily la comprenait, bien qu'elle fût en cire ; peut-être parce que la poupée avait, elle aussi, l'habitude de regarder avec fixité tout le monde. La nuit, Sara lui parlait.

« Tu es la seule amie que j'aie au monde, lui disait-elle, pourquoi ne me réponds-tu pas ? pourquoi ne me parles-tu pas ? Je suis sûre que tu le pourrais, si tu voulais essayer : n'est-ce rien pour toi de savoir que tu es tout pour moi ? Si j'étais à ta place, j'essayerais. Pourquoi ne veux-tu pas ? »

C'était assurément un étrange sentiment que celui de Sara pour Emily ; elle était si seule, la pauvre mignonne ! Elle n'aimait pas à s'avouer que son amie, sa seule compagne, ne pouvait ni sentir ni comprendre. Elle voulait croire qu'Emily sympathisait avec elle, partageait ses chagrins, entendait tout, bien qu'elle restât muette.

Sara la mettait quelquefois sur une chaise vis-à-vis d'elle. Assise sur le vieux tabouret rouge, elle la regardait longtemps sans parler ; elle songeait, et ses yeux

Miss Minchin était grande, maigre, elle avait des yeux petits et vitreux comme des yeux de poisson, des mains humides et froides qui involontairement vous faisaient aussi penser aux poissons.

Elles donnèrent le frisson à Sara quand, en présence du capitaine, Miss Minchin écarta les cheveux du front de Sara en disant : « La belle enfant, capitaine Crewe, c'est une charmante nature qui promet beaucoup ; nous aurons certainement en elle une élève favorite, tout à fait favorite ! »

Pendant la première année, en effet, elle fut l'élève favorite, du moins on la gâta beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour son bien. Quand le pensionnat aristocratique allait en promenade, les élèves deux par deux, Sara était toujours habillée de sa plus belle toilette ; Miss Minchin la prenait par la main et elle marchait avec la directrice à la tête de la procession.

Quand les parents d'élèves venaient à la pension, on lui disait de s'habiller et on l'appelait au salon avec sa poupée. Alors elle entendait Miss Minchin dire à voix basse que son père était un officier très distingué de l'armée des Indes et que Sara elle-même était l'unique héritière d'une grande fortune.

Que son père fût riche, que toute sa fortune dût un jour être à elle, Sara l'avait toujours entendu dire et s'en souciait peu ; ce qui lui importait davantage, c'était le retour immédiat et définitif de ce père adoré. Un jour il quitterait l'armée et se fixerait à Londres. À chaque lettre qui arrivait la petite fille espérait, en déchirant l'enveloppe, lire l'annonce de ce retour. Mais, vers le milieu de la troisième année, une lettre vint apportant une tout autre nouvelle.

Son père n'avait rien d'un homme d'affaires, et il avait remis sa fortune entre les mains d'un ami qu'il croyait loyal. Cet ami l'avait trompé et dépouillé ; tout son argent était perdu, personne ne savait exactement comment. La secousse avait été trop rude pour le pauvre imprudent, et, miné par une fièvre du pays, le jeune officier n'avait eu ni la force, ni la volonté de réagir : il était mort, laissant Sara seule au monde.





Chapitre II

LES YEUX DE MISS MINCHIN n'avaient jamais été si vitreux ni si petits que quand Sara fut appelée au salon quelques jours après la réception de cette lettre.

Personne n'avait parlé à l'enfant du deuil qu'il lui fallait prendre ; mais, avec son esprit plus réfléchi que ne le comportait son âge, elle s'était trouvée une petite robe noire, une robe en velours qu'on avait mise de côté comme trop petite.

Sara l'avait sur elle en entrant au salon. Quel triste tableau, cette pauvre vêtue d'une robe trop courte, à la figure pâle et fatiguée, aux yeux cerclés de noir, avec sa poupée, enveloppée d'un vieux lambeau de crêpe, qu'elle serrait dans ses bras ! Sara n'était pas une jolie enfant : elle était trop mince ; sa physionomie était intéressante, mais trop sérieuse ; elle avait des cheveux noirs et courts, et ses grands yeux gris vert étaient frangés de longs cils.

« Je suis l'enfant la plus laide de toute l'école ! » s'était-elle écriée une fois en se regardant dans la glace pendant quelques secondes. Mais il y avait à la pension une petite institutrice française, intelligente et aimable, qui avait dit un jour au professeur de musique : « Cette petite Sara ! L'étrange enfant ! Quelle jolie laideur avec ses yeux si grands, sa petite figure si spirituelle ! Attendez qu'elle soit grande, vous verrez ! »

Cependant ce jour-là, dans sa robe noire trop juste, elle paraissait plus mince et plus étrange que jamais. Elle fixa curieusement Miss Minchin en entrant lentement dans le salon, sa poupée dans les bras.

« Déposez votre poupée », commanda Miss Minchin.



« Non, répondit l'enfant, je ne la déposerai pas. Je veux la garder avec moi, elle est tout ce qui me reste. Elle ne me quitte jamais depuis que mon papa est mort. »

Sara n'avait jamais été une enfant obéissante. On avait cédé à sa volonté depuis sa naissance, et il y avait toujours en elle un air de décision qui mettait secrètement mal à l'aise Miss Minchin. La directrice comprit qu'il valait mieux ne pas insister sur ce point, mais elle jeta un regard sévère à Sara.

« Vous n'aurez plus le temps désormais de jouer à la poupée, dit-elle ; il faut travailler pour vous instruire et vous efforcer de vous rendre utile. »

Sara considérait toujours Miss Minchin, mais ne disait rien.

« Tout va être changé maintenant, continua la directrice ; je vous ai envoyée chercher pour m'expliquer avec vous. Votre père est mort. Vous n'avez pas d'amis. Vous n'avez pas d'argent. Vous n'avez ni famille, ni personne qui s'intéresse à vous. »

La petite figure pâle se plissa nerveusement, mais les grands yeux gris ne quittèrent pas les yeux de Miss Minchin, et Sara resta silencieuse.

« Que regardez-vous ainsi ? demanda aigrement Miss Minchin. Êtes-vous si stupide que vous ne compreniez pas ce que je vous dis ? Je vous répète que vous êtes tout à fait seule au monde. Vous entendez, seule ; plus personne pour s'inquiéter de vous, si je ne vous prends en pitié ! »

Il faut avouer que Miss Minchin était ce jour-là dans sa plus noire humeur. Se voir privée d'une grosse rente annuelle, d'une élève à exhiber, et du même coup se trouver avec une petite mendicante sur les bras, c'en était trop !

« Écoutez-moi, reprit-elle, et rappelez-vous ce que je vous dis. Si vous travaillez bien, de manière à vous rendre utile dans quelques années, je vous permettrai de rester ici. Vous n'êtes qu'une enfant, mais vous êtes intelligente et vous apprenez tout sans que personne puisse dire comment. Vous parlez très bien le français et dans un an ou deux, vous pourrez servir de maîtresse à nos plus jeunes élèves.

– Je parle dès maintenant le français mieux que vous, je le parlais toujours dans l'Inde avec papa », dit Sara.

Ceci n'était pas très poli ; rien de plus vrai pourtant, car Miss Minchin ne parlait pas du tout le français et en réalité, ce n'était pas une personne instruite : c'était surtout une femme d'affaires, dure et rapace.

Elle avait d'abord été fort dépitée de la perte qu'elle allait faire, mais le premier moment de désappointement passé, elle avait réfléchi qu'avec très peu de dépense elle pourrait élever cette enfant énergique et intelligente pour s'en servir un jour et éviter les coûteux honoraires des professeurs de langues.



« Pas d'insolence ou gare à vous, s'écria Miss Minchin. Il faut commencer par améliorer vos manières si vous voulez gagner le pain que vous mangez. Vous n'êtes plus une élève payante, rappelez-vous cela ; si je ne suis pas contente de vous, je vous renverrai, et vous n'aurez d'autre asile que la rue. Allez, vous pouvez vous retirer ! » Sara sortit.

« Attendez, s'écria Miss Minchin ; vous ne me remerciez pas ? »

Sara se tourna vers elle – sa petite figure contractée semblait plus souffrante encore et s'efforçait pourtant de ne pas laisser deviner les sentiments qui l'agitaient.

« De quoi ? demanda-t-elle.

– De ma bonté envers vous, répliqua Miss Minchin, de la générosité dont je fais preuve en vous gardant chez moi ! »

Sara fit deux ou trois pas en avant, sa pauvre petite poitrine maigre palpitait péniblement. Elle parla d'une voix étrange et qui n'avait plus son timbre enfantin.

« Vous n'êtes pas bonne, dit-elle, vous n'êtes pas généreuse », et, tournant sur ses talons, elle quitta le salon, laissant là Miss Minchin qui suivit d'un regard surpris et furieux la petite forme en deuil.

L'enfant monta l'escalier, tenant sa poupée serrée contre elle ; elle se dirigea vers sa chambre, mais à la porte elle rencontra Miss Amelia.

« Il ne faut plus aller là, lui dit celle-ci, ce n'est plus votre chambre maintenant.

– Où est ma chambre ? demanda Sara.

– Vous dormirez au grenier, dans la pièce qui est à côté de la chambre de la cuisinière. »

Sara continua son chemin. Elle monta deux autres étages et arriva à la porte de son nouveau logis, elle l'ouvrit, entra, et repoussa la porte derrière elle. Puis elle s'appuya à la muraille et regarda autour d'elle.

La pièce était mansardée et blanchie à la chaux ; il y avait une vieille grille dans la cheminée, un lit de fer rouillé dans un coin et quelques meubles boiteux, exilés des chambres d'en bas.

Près de la lucarne découpée dans le toit et qui ne laissait voir qu'un morceau carré du ciel gris était un vieux tabouret rouge. Sara s'avança vers ce siège et s'assit. J'ai déjà dit que Sara était une enfant extraordinaire, ne ressemblant pas aux enfants de son âge. Elle pleurait rarement. Elle ne pleura pas alors. Elle coucha sa poupée Emily sur ses genoux, l'entoura de ses bras, cacha sa figure dans son enfant, et resta là, ne disant mot, ne soufflant même pas.





Chapitre III

DE CE JOUR, SA VIE CHANGEA ENTIÈREMENT. Parfois elle se figurait qu'elle menait la vie d'une autre enfant. Elle était la servante, le souffredouleur de tout le monde.

Après le rude travail de la journée, elle se retirait dans la classe déserte, avec une pile de livres, étudiant ses leçons, ou jouant du piano. Elle ne s'était jamais liée intimement avec les autres élèves, et bientôt elle fut si mal vêtue que ces demoiselles commencèrent à la regarder comme un être d'une autre espèce qu'elles-mêmes.

Le fait est que les élèves de Miss Minchin étaient pour la plupart des jeunes personnes habituées à la vie confortable et élégante. Sara, avec son intelligence vive, son existence désolée et sa façon bizarre de dévisager chacun jusqu'à contraindre les regards à se détourner des siens, les déconcertait totalement.

« Elle a toujours l'air de vous deviner », avait dit d'elle un jour une certaine petite peste qui jouait souvent de méchants tours.

« Et je vous devine en effet », avait répliqué Sara, quand on lui répéta le mot ; « c'est pour cela que je regarde les gens ; j'aime à les connaître et ensuite je lis en eux comme dans les livres. »

Chez la pauvre d'ailleurs nulle méchanceté : elle ne dérangeait personne, elle parlait très peu, faisait ce qu'on lui commandait et réfléchissait beaucoup. Après cela, qu'elle fût heureuse ou malheureuse, nul ne s'en souciait, sauf peut-être Emily, sa poupée, qui demeurait au grenier et dormait sur le vieux lit rouillé. Sara croyait qu'Emily la comprenait, bien qu'elle fût en cire ; peut-être parce que la poupée avait, elle aussi, l'habitude de regarder avec fixité tout le monde. La nuit, Sara lui parlait.

« Tu es la seule amie que j'aie au monde, lui disait-elle, pourquoi ne me réponds-tu pas ? pourquoi ne me parles-tu pas ? Je suis sûre que tu le pourrais, si tu voulais essayer : n'est-ce rien pour toi de savoir que tu es tout pour moi ? Si j'étais à ta place, j'essayerais. Pourquoi ne veux-tu pas ? »

C'était assurément un étrange sentiment que celui de Sara pour Emily ; elle était si seule, la pauvre mignonne ! Elle n'aimait pas à s'avouer que son amie, sa seule compagne, ne pouvait ni sentir ni comprendre. Elle voulait croire qu'Emily sympathisait avec elle, partageait ses chagrins, entendait tout, bien qu'elle restât muette.

Sara la mettait quelquefois sur une chaise vis-à-vis d'elle. Assise sur le vieux tabouret rouge, elle la regardait longtemps sans parler ; elle songeait, et ses yeux



devenaient plus grands avec quelque chose, dans leur profondeur, qui ressemblait à de l'effroi, surtout la nuit quand, le grenier s'enveloppant de silence, le bruit de quelque rat cherchant un abri dans le mur se faisait seul entendre.

Sara détestait les rats, elle était contente d'avoir Emily près d'elle lorsqu'elle les entendait. Elle rêvait tout éveillée et dans ses rêves elle s'imaginait qu'Emily était une bonne fée qui la protégeait. Pauvre petite Sara ! Sa malheureuse vie d'enfant abandonnée était remplie de faits imaginaires. Elle se figurait ceci, cela, jusqu'à ce qu'elle finît par le croire ; rien de ce qui eût pu lui arriver d'extraordinaire ne l'eût surprise. C'est ainsi qu'elle en était venue à croire qu'Emily partageait toutes ses peines.

« Si elle ne me répond pas, se disait-elle, c'est qu'elle n'aime guère parler ; moi-même je ne réponds pas quand je puis m'en dispenser.

« Quand on me dit des choses désagréables, je laisse dire ; rien n'est plus irritant pour ceux qui insultent que de voir qu'on ne leur répond pas un mot et qu'on les regarde en pensant. Miss Minchin devient pâle de colère lorsque je fais ainsi, Miss Amelia a peur, et les élèves aussi. Elles sentent qu'elles ont affaire à plus fort qu'elles, dès qu'elles vous voient vous maîtriser. Elles disent des choses stupides et souhaitent ensuite de ne les avoir pas dites. Il vaut mieux ne pas répondre à ses ennemis. Peut-être Emily pense-t-elle comme moi, seulement elle ne répond pas, même à ses amies. Elle garde tout dans son cœur. »



Mais, quoi qu'elle essayât de se donner le change avec de tels arguments, elle n'arrivait pas à se satisfaire ; il y avait des moments où son cœur débordait.

Quand, après une longue et pénible journée, pendant laquelle elle avait été envoyée de côté et d'autre, quelquefois très loin, par la pluie, le vent, le froid, revenant trempée, grelottante, affamée, elle était de nouveau envoyée en courses, personne ne se souciait d'elle, ne se rappelant qu'elle n'était qu'une enfant dont les pauvres petites jambes se fatiguaient bien vite, dont le corps maigre et mal vêtu pouvait souffrir du froid ; quand elle n'avait eu en partage, toute la journée durant, que des paroles dures et méchantes, que des regards insolents et moqueurs pour tout remerciement ; quand la cuisinière lui avait grossièrement donné ses ordres ; quand Miss Minchin avait été plus aigre et plus revêche encore que d'habitude, alors Sara ne trouvait plus qu'Emily était tout ce qu'il fallait à son pauvre cœur outragé, fier et désolé.

Un soir qu'elle arrivait dans sa mansarde ayant froid, faim et se sentant très lasse, la fixité du regard d'Emily assise sur sa chaise lui sembla si dure, si dépourvue de toute expression sympathique qu'elle perdit tout son empire sur elle-même.
« Je vais mourir », dit-elle.

Emily impassible la regardait toujours.

« Je ne puis plus supporter cette vie » – et la pauvre enfant tremblait de tout son corps – « je sens que j'en mourrai, j'ai froid, j'ai faim, je suis mouillée, j'ai couru tout Londres aujourd'hui, marché pendant des lieues et des lieues, et on n'a fait que me gronder depuis le matin jusqu'au soir, et parce que je n'ai pas trouvé la dernière chose qu'on m'a envoyé chercher, je n'ai pas eu mon dîner. Dans la rue, les gens se moquaient de mes vieux souliers qui me font glisser et tomber, et parce que je suis toute couverte de boue, ils ont ri de moi, m'entends-tu ? »

Emily la regardait de ses mêmes yeux de verre, avec sa même placidité de figure de cire. Alors soudain, dans une sorte de rage, Sara, levant sauvagement sa petite main frappa Emily et éclata en sanglots.

« Tu n'es qu'une poupée ! cria-t-elle, rien qu'une poupée ! poupée ! poupée ! Tu ne te soucies de rien ; tu n'as pas de cœur ; tu es remplie de son ; rien ne peut te toucher... tu n'es qu'une poupée ! »

Emily resta par terre, les jambes ignominieusement repliées sous sa tête ; le coup



Chapitre III

DE CE JOUR, SA VIE CHANGEA ENTIÈREMENT. Parfois elle se figurait qu'elle menait la vie d'une autre enfant. Elle était la servante, le souffredouleur de tout le monde.

Après le rude travail de la journée, elle se retirait dans la classe déserte, avec une pile de livres, étudiant ses leçons, ou jouant du piano. Elle ne s'était jamais liée intimement avec les autres élèves, et bientôt elle fut si mal vêtue que ces demoiselles commencèrent à la regarder comme un être d'une autre espèce qu'elles-mêmes.

Le fait est que les élèves de Miss Minchin étaient pour la plupart des jeunes personnes habituées à la vie confortable et élégante. Sara, avec son intelligence vive, son existence désolée et sa façon bizarre de dévisager chacun jusqu'à contraindre les regards à se détourner des siens, les déconcertait totalement.

« Elle a toujours l'air de vous deviner », avait dit d'elle un jour une certaine petite peste qui jouait souvent de méchants tours.

« Et je vous devine en effet », avait répliqué Sara, quand on lui répéta le mot ; « c'est pour cela que je regarde les gens ; j'aime à les connaître et ensuite je lis en eux comme dans les livres. »

Chez la pauvre d'ailleurs nulle méchanceté : elle ne dérangeait personne, elle parlait très peu, faisait ce qu'on lui commandait et réfléchissait beaucoup. Après cela, qu'elle fût heureuse ou malheureuse, nul ne s'en souciait, sauf peut-être Emily, sa poupée, qui demeurait au grenier et dormait sur le vieux lit rouillé. Sara croyait qu'Emily la comprenait, bien qu'elle fût en cire ; peut-être parce que la poupée avait, elle aussi, l'habitude de regarder avec fixité tout le monde. La nuit, Sara lui parlait.

« Tu es la seule amie que j'aie au monde, lui disait-elle, pourquoi ne me réponds-tu pas ? pourquoi ne me parles-tu pas ? Je suis sûre que tu le pourrais, si tu voulais essayer : n'est-ce rien pour toi de savoir que tu es tout pour moi ? Si j'étais à ta place, j'essayerais. Pourquoi ne veux-tu pas ? »

C'était assurément un étrange sentiment que celui de Sara pour Emily ; elle était si seule, la pauvre mignonne ! Elle n'aimait pas à s'avouer que son amie, sa seule compagne, ne pouvait ni sentir ni comprendre. Elle voulait croire qu'Emily sympathisait avec elle, partageait ses chagrins, entendait tout, bien qu'elle restât muette.

Sara la mettait quelquefois sur une chaise vis-à-vis d'elle. Assise sur le vieux tabouret rouge, elle la regardait longtemps sans parler ; elle songeait, et ses yeux





devenaient plus grands avec quelque chose, dans leur profondeur, qui ressemblait à de l'effroi, surtout la nuit quand, le grenier s'enveloppant de silence, le bruit de quelque rat cherchant un abri dans le mur se faisait seul entendre.

Sara détestait les rats, elle était contente d'avoir Emily près d'elle lorsqu'elle les entendait. Elle rêvait tout éveillée et dans ses rêves elle s'imaginait qu'Emily était une bonne fée qui la protégeait. Pauvre petite Sara ! Sa malheureuse vie d'enfant abandonnée était remplie de faits imaginaires. Elle se figurait ceci, cela, jusqu'à ce qu'elle finît par le croire ; rien de ce qui eût pu lui arriver d'extraordinaire ne l'eût surprise. C'est ainsi qu'elle en était venue à croire qu'Emily partageait toutes ses peines.

« Si elle ne me répond pas, se disait-elle, c'est qu'elle n'aime guère parler ; moi-même je ne réponds pas quand je puis m'en dispenser.

« Quand on me dit des choses désagréables, je laisse dire ; rien n'est plus irritant pour ceux qui insultent que de voir qu'on ne leur répond pas un mot et qu'on les regarde en pensant. Miss Minchin devient pâle de colère lorsque je fais ainsi, Miss Amelia a peur, et les élèves aussi. Elles sentent qu'elles ont affaire à plus fort qu'elles, dès qu'elles vous voient vous maîtriser. Elles disent des choses stupides et souhaitent ensuite de ne les avoir pas dites. Il vaut mieux ne pas répondre à ses ennemis. Peut-être Emily pense-t-elle comme moi, seulement elle ne répond pas, même à ses amies. Elle garde tout dans son cœur. »

Mais, quoi qu'elle essayât de se donner le change avec de tels arguments, elle n'arrivait pas à se satisfaire ; il y avait des moments où son cœur débordait.

Quand, après une longue et pénible journée, pendant laquelle elle avait été envoyée de côté et d'autre, quelquefois très loin, par la pluie, le vent, le froid, revenant trempée, grelottante, affamée, elle était de nouveau envoyée en courses, personne ne se souciait d'elle, ne se rappelant qu'elle n'était qu'une enfant dont les pauvres

petites jambes se fatiguaient bien vite, dont le corps maigre et mal vêtu pouvait souffrir du froid ; quand elle n'avait eu en partage, toute la journée durant, que des paroles dures et méchantes, que des regards insolents et moqueurs pour tout remerciement ; quand la cuisinière lui avait grossièrement donné ses ordres ; quand Miss Minchin avait été plus aigre et plus revêche encore que d'habitude, alors Sara ne trouvait plus qu'Emily était tout ce qu'il fallait à son pauvre cœur outragé, fier et désolé.

Un soir qu'elle arrivait dans sa mansarde ayant froid, faim et se sentant très lasse, la fixité du regard d'Emily assise sur sa chaise lui sembla si dure, si dépourvue de toute expression sympathique qu'elle perdit tout son empire sur elle-même.
« Je vais mourir », dit-elle.

Emily impassible la regardait toujours.

« Je ne puis plus supporter cette vie » – et la pauvre enfant tremblait de tout son corps – « je sens que j'en mourrai, j'ai froid, j'ai faim, je suis mouillée, j'ai couru tout Londres aujourd'hui, marché pendant des lieues et des lieues, et on n'a fait que me gronder depuis le matin jusqu'au soir, et parce que je n'ai pas trouvé la dernière chose qu'on m'a envoyé chercher, je n'ai pas eu mon dîner. Dans la rue, les gens se moquaient de mes vieux souliers qui me font glisser et tomber, et parce que je suis toute couverte de boue, ils ont ri de moi, m'entends-tu ? »

Emily la regardait de ses mêmes yeux de verre, avec sa même placidité de figure de cire. Alors soudain, dans une sorte de rage, Sara, levant sauvagement sa petite main frappa Emily et éclata en sanglots.

« Tu n'es qu'une poupée ! cria-t-elle, rien qu'une poupée ! poupée ! poupée ! Tu ne te soucies de rien ; tu n'as pas de cœur ; tu es remplie de son ; rien ne peut te toucher... tu n'es qu'une poupée ! »

Emily resta par terre, les jambes ignominieusement repliées sous sa tête ; le coup avait aplati le bout de son nez, mais elle gardait toujours son air calme, plein de dignité.



Sara avait caché sa tête dans ses mains et pleurait. Quelques rats dans le mur se battaient ; on entendait leurs petits cris et le bruit de leurs pattes qui grattaient çà et là. Mais Sara n'avait pas l'habitude de pleurer. Au bout d'un moment, elle s'arrêta et voyant Emily qui semblait la chercher, elle se baissa, la ramassa : le remords la mordait au cœur.

« Tu ne peux pas t'empêcher d'être une poupée, dit-elle avec un soupir résigné, pas plus que les élèves d'en bas ne peuvent s'empêcher d'être des sottes ; nous ne sommes pas tous faits sur le même modèle. Peut-être même aimes-tu mieux être de son ! »





MISS MINCHIN DEMEURAIT À LONDRES. Sa maison, grande, triste, haute, donnait sur un square aussi triste et aussi sombre que la maison. Dans ce square, maisons, arbres, moineaux se ressemblaient entre eux, avaient comme un air de famille ; les marteaux résonnaient sur les portes du même bruit lourd, les jours où tout était silencieux, et presque tous les jours étaient silencieux à l'entour de ce square.

Sur la porte de Miss Minchin, il y avait une plaque en cuivre, sur cette plaque il y avait gravé en lettres noires :

Miss MINCHIN

Pensionnat aristocratique de jeunes demoiselles

La petite Sara Crewe ne passait jamais devant cette porte sans lire cette inscription et sans y réfléchir tristement.

À douze ans la fillette était arrivée à cette conclusion que tous ses chagrins étaient venus de ce qu'elle-même ne répondait pas aux promesses de cette inscription, c'est-à-dire de ce qu'elle n'était pas de naissance aristocratique, et puis de ce qu'elle n'était pas une « jeune demoiselle ».

À huit ans on l'avait mise en pension chez Miss Minchin. Son père l'avait amenée de l'Inde à Londres ; sa maman était morte quand Sara était toute petite et son père avait voulu la garder avec lui aussi longtemps que possible ; mais quand il avait enfin constaté que le climat brûlant de l'Inde affaiblissait trop son enfant, il s'était résigné à l'amener en Angleterre, et il était venu prier Miss Minchin de vouloir bien accepter Sara comme élève dans son « pensionnat aristocratique de jeunes demoiselles ».

Sara, qui avait toujours été une enfant sérieuse et réfléchie, se rappelait avoir entendu son père déclarer qu'il n'avait pas, à sa connaissance, un seul parent au monde : c'était précisément ce qui l'obligeait à mettre sa fille en pension à Londres. Comme il avait entendu dire beaucoup de bien du pensionnat de Miss Minchin, il avait débarqué là en arrivant à Londres, et y avait placé sa fille. Le même jour il mena Sara promener en voiture et lui acheta un trousseau, un trousseau si beau que seul un homme très jeune et dénué d'expérience pouvait en acheter un pareil pour une petite fille qui allait être élevée en pension. Mais le fait est que le capitaine Crewe ne se connaissait guère en toilette de fillette et qu'il était bien attristé par la pensée de quitter sa petite fille qui était tout ce qui lui restait de sa chère femme, qu'il avait aimée passionnément.

Ainsi donc il avait voulu lui laisser tout ce que la plus ambitieuse des petites filles eût pu souhaiter, et quand la demoiselle de magasin lui eut dit poliment : « Voici la dernière mode en fait de chapeaux, les plumes sont exactement les mêmes que nous avons vendues hier à Lady Diana Sinclair », il avait acheté le chapeau sur-le-champ, payant tout ce qu'on lui demandait. Il en résulta que Sara eut des toilettes extraordinaires : des robes de soie et de velours ; des capotes qui disparaissaient sous les nœuds et les plumes ; du linge garni de vraies dentelles, et quand elle retourna chez Miss Minchin en voiture, elle tenait dans ses bras une poupée presque aussi grande qu'elle et habillée aussi richement que la petite maman.

À quelque temps de là, son papa, après avoir donné beaucoup d'argent à Miss Minchin, partit, emportant avec lui toute la gaieté de sa fillette.

Pendant plusieurs jours, Sara ne voulut ni jouer avec sa poupée, ni manger ; elle restait pelotonnée dans un coin d'une fenêtre qui donnait sur le square, et là elle pleurait, pleurait...

Elle pleurait tellement qu'à la fin elle s'en rendit malade. C'était une enfant extraordinaire avec ses manières de grande personne et ses sentiments profonds. Elle adorait son père et ne pouvait pas comprendre pourquoi l'Inde et la tente d'officier de son papa n'étaient pas pour elle préférables à Londres et au pensionnat aristocratique de Miss Minchin. Dès son entrée dans la maison, elle s'était mise à

détester Miss Minchin, tout en n'ayant qu'une médiocre estime pour Miss Amelia qui était grasse et toute ronde, parlait en zézayant, perpétuellement sous le coup de la terreur que lui inspirait sa sœur aînée.

Miss Minchin était grande, maigre, elle avait des yeux petits et vitreux comme des yeux de poisson, des mains humides et froides qui involontairement vous faisaient aussi penser aux poissons.

Elles donnèrent le frisson à Sara quand, en présence du capitaine, Miss Minchin écarta les cheveux du front de Sara en disant : « La belle enfant, capitaine Crewe, c'est une charmante nature qui promet beaucoup ; nous aurons certainement en elle une élève favorite, tout à fait favorite ! »

Pendant la première année, en effet, elle fut l'élève favorite, du moins on la gâta beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour son bien. Quand le pensionnat aristocratique allait en promenade, les élèves deux par deux, Sara était toujours habillée de sa plus belle toilette ; Miss Minchin la prenait par la main et elle marchait avec la directrice à la tête de la procession.

Quand les parents d'élèves venaient à la pension, on lui disait de s'habiller et on l'appelait au salon avec sa poupée. Alors elle entendait Miss Minchin dire à voix basse que son père était un officier très distingué de l'armée des Indes et que Sara elle-même était l'unique héritière d'une grande fortune.

Que son père fût riche, que toute sa fortune dût un jour être à elle, Sara l'avait toujours entendu dire et s'en souciait peu ; ce qui lui importait davantage, c'était le retour immédiat et définitif de ce père adoré. Un jour il quitterait l'armée et se fixerait à Londres. À chaque lettre qui arrivait la petite fille espérait, en déchirant l'enveloppe, lire l'annonce de ce retour. Mais, vers le milieu de la troisième année, une lettre vint apportant une tout autre nouvelle.

Son père n'avait rien d'un homme d'affaires, et il avait remis sa fortune entre les mains d'un ami qu'il croyait loyal. Cet ami l'avait trompé et dépouillé ; tout son argent était perdu, personne ne savait exactement comment. La secousse avait



DE CE JOUR, SA VIE CHANGEA ENTIÈREMENT. Parfois elle se figurait qu'elle menait la vie d'une autre enfant. Elle était la servante, le souffredouleur de tout le monde.

Après le rude travail de la journée, elle se retirait dans la classe déserte, avec une pile de livres, étudiant ses leçons, ou jouant du piano. Elle ne s'était jamais liée intimement avec les autres élèves, et bientôt elle fut si mal vêtue que ces demoiselles commencèrent à la regarder comme un être d'une autre espèce qu'elles-mêmes. Le fait est que les élèves de Miss Minchin étaient pour la plupart des jeunes personnes habituées à la vie confortable et élégante. Sara, avec son intelligence vive, son existence désolée et sa façon bizarre de dévisager chacun jusqu'à contraindre les regards à se détourner des siens, les déconcertait totalement.

« Elle a toujours l'air de vous deviner », avait dit d'elle un jour une certaine petite peste qui jouait souvent de méchants tours.

« Et je vous devine en effet », avait répliqué Sara, quand on lui répéta le mot ; « c'est pour cela que je regarde les gens ; j'aime à les connaître et ensuite je lis en eux comme dans les livres. »

Chez la pauvre d'ailleurs nulle méchanceté : elle ne dérangeait personne, elle parlait très peu, faisait ce qu'on lui commandait et réfléchissait beaucoup. Après cela, qu'elle fût heureuse ou malheureuse, nul ne s'en souciait, sauf peut-être Emily, sa poupée, qui demeurait au grenier et dormait sur le vieux lit rouillé. Sara croyait qu'Emily la comprenait, bien qu'elle fût en cire ; peut-être parce que la poupée avait, elle aussi, l'habitude de regarder avec fixité tout le monde. La nuit, Sara lui parlait.

« Tu es la seule amie que j'aie au monde, lui disait-elle, pourquoi ne me réponds-tu pas ? pourquoi ne me parles-tu pas ? Je suis sûre que tu le pourrais, si tu voulais essayer : n'est-ce rien pour toi de savoir que tu es tout pour moi ? Si j'étais à ta place, j'essayerais. Pourquoi ne veux-tu pas ? »

C'était assurément un étrange sentiment que celui de Sara pour Emily ; elle était si seule, la pauvre mignonne ! Elle n'aimait pas à s'avouer que son amie, sa seule compagne, ne pouvait ni sentir ni comprendre. Elle voulait croire qu'Emily sympathisait avec elle, partageait ses chagrins, entendait tout, bien qu'elle restât muette.

Sara la mettait quelquefois sur une chaise vis-à-vis d'elle. Assise sur le vieux tabouret rouge, elle la regardait longtemps sans parler ; elle songeait, et ses yeux



Miss Minchin était grande, maigre, elle avait des yeux petits et vitreux comme des yeux de poisson, des mains humides et froides qui involontairement vous faisaient aussi penser aux poissons.

Elles donnèrent le frisson à Sara quand, en présence du capitaine, Miss Minchin écarta les cheveux du front de Sara en disant : « La belle enfant, capitaine Crewe, c'est une charmante nature qui promet beaucoup ; nous aurons certainement en elle une élève favorite, tout à fait favorite ! »

Pendant la première année, en effet, elle fut l'élève favorite, du moins on la gâta beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour son bien. Quand le pensionnat aristocratique allait en promenade, les élèves deux par deux, Sara était toujours habillée de sa plus belle toilette ; Miss Minchin la prenait par la main et elle marchait avec la directrice à la tête de la procession.

Quand les parents d'élèves venaient à la pension, on lui disait de s'habiller et on l'appelait au salon avec sa poupée. Alors elle entendait Miss Minchin dire à voix basse que son père était un officier très distingué de l'armée des Indes et que Sara elle-même était l'unique héritière d'une grande fortune.

Que son père fût riche, que toute sa fortune dût un jour être à elle, Sara l'avait toujours entendu dire et s'en souciait peu ; ce qui lui importait davantage, c'était le retour immédiat et définitif de ce père adoré. Un jour il quitterait l'armée et se fixerait à Londres. À chaque lettre qui arrivait la petite fille espérait, en déchirant l'enveloppe, lire l'annonce de ce retour. Mais, vers le milieu de la troisième année, une lettre vint apportant une toute autre nouvelle.

Son père n'avait rien d'un homme d'affaires, et il avait remis sa fortune entre les mains d'un ami qu'il croyait loyal. Cet ami l'avait trompé et dépouillé ; tout son argent était perdu, personne ne savait exactement comment. La secousse avait été trop rude pour le pauvre imprudent, et, miné par une fièvre du pays, le jeune officier n'avait eu ni la force, ni la volonté de réagir : il était mort, laissant Sara seule au monde.

